



Bahia de Mordeira

Sal, chaudes tropiques.

27 décembre au 2 janvier 2008

Sal fut notre première halte dans l'archipel.

Imaginez une poignée de cônes volcaniques qui auraient dégueulé un tapis de cendres et un cheptel de boulettes sur une dalle de basalte de 200 km². Faites pleuvoir tous les deux à quatre ans et vous avez une idée du site. Ajoutez un aéroport international, un peu de pub sur quelques spots de kite et de surf, une brochette d'hôtels, quelques paillotes et vous voici sur la côte Sud.

A tous les points de vue cette île est la moins tout et la plus moins. Pourtant a posteriori force est de constater que c'est celle à laquelle nous consacrerons le plus de temps. Deux facteurs explicatifs : le besoin de récupérer de la traversée, Sal est la première station extra européenne de notre aventure, et le nouvel an qui tombe sur cette terre. Deux facteurs donc trois bons prétextes pour nous faire une petite réputation parmi les plaisanciers de passage sur cette côte, et vivre quelques uns des meilleurs moments de notre brève existence cap verdienne.

Avant...



Après nous être décollé la rétine pendant des heures sur cette ligne d'horizon qui ne s'ouvrait sur aucune côte, puis avoir savouré les petits seins des dômes volcaniques, Chekspire nous a déposé dans la baie de Porto da Palmeira.

Même genre de tableau que le village de Sal Rei à Boa Vista... allez savoir pourquoi, on ne débarque pas. Nous le ferons le lendemain, mais depuis une autre baie car nous avons dû laisser notre place à un cargo.

Nous contournons un cap et trouvons une baie davantage à notre goût. C'est-à-dire une terre vierge. Un cône de lave domine depuis le nord une baie d'une dizaine de bornes de large qui n'offre rien pour accrocher les yeux qu'un sol de poussière, de glaviots de lave et d'une végétation de la famille maquis version bonzaï. Côté plage, la mer chausse ses turquoises, côté large elle se couche tranquille et nous accorde nos premières nuits sans chahut. Que du bonheur.

Un pied à terre et nous engageons une rando lunaire -ou martienne, selon l'heure du jour. L'examen des scelles nous dessine des autochtones entre lapins et chèvres. Il y a aussi une créature solitaire que nous aurons la chance d'approcher. Elle habite un gros 4x4 (pléonasme !) et arpente ce qui ressemble à un entrelas de pistes afin de surveiller les terres pour le compte des nouveaux propriétaires... en attendant la construction d'un complexe touristique babylonien sur le site. Ca explique les tasseaux plantés ça et là. Restent deux mystères : Pourquoi a-t-on besoin de surveiller la cendre et les cailloux. Si le vent ou la mer s'en mêlent, aucun 4x4 -même maxi-pléonasmique, ne les retiendront. Et enfin pour qui et pourquoi paver cet endroit d'un béton même pastel ?

En laissant au nord-est ce petit bout d'une autre planète, on se dit chacun de notre côté que nous sommes parmi les derniers témoins d'une espèce en voie d'extinction : un site vierge de traces de la Bête Sapiens Sapiens.



Après ?...

Une petite nav à son père et nous voici à Bahia de Santa Maria, pointe sud. Là où les réputations se font. Là où la légende des pieds nickelés mouillés s'écrit en lettres de sable sur la plage chauffée à blanc par la gifle du vent.

En raison de l'échouage de l'Amocco Cadix dans nos cales, nous sommes privés de moteur. Nous prenons donc notre premier mouillage à la voile, une manœuvre qui se pose là surtout avec la brise, le courant et la houle qui traînent par ici. Puis l'équipage rodé comme un vieux diesel, chaussé de ses habits de ville, a gonflé l'annexe et s'est lancé à la rame pour débarquer aux pieds d'un groupe de jeunes gens perclus d'admiration devant la redoutable machine de chair et d'os qu'à nous quatre nous incarnons.

Le film culmine trois mètres avant le rivage. En repassant la scène au ralenti on distingue les marins appuyés sur leurs pagaies derrière la redoutable barre tropicale.

Ah oui, barre tropicale : même les ardéchois connaissent le cliché ! Il y a les palmiers, la plage et puis le rouleau d'écume (la barre) avant les planches à voile. Voilà !



C'est au niveau du rouleau qu'on passe en image par image.

- Un, une belle glissade du zodiaque derrière la vague qui vient de se fracasser devant l'étrave. Vu depuis la dune où est posée notre poignée de spectateurs, un léger flou dû à l'écume des flots.

- Deux, une seconde vague qui enfle quelques mètres derrière le bateau. Sourire du public. « Oh putain ! Oh putain, oh putain !! » dans la bouche du capitaine.

- Trois, la vague est sur le point de casser. A ses pieds, le cul de l'annexe s'offre à la fessée magistrale. Les matelots serrent le leur, leurs pagaies et leurs bagages. Le public cache son sourire et ne peut retenir son « Ooooooh ! ».

- Quatre. L'image est floue, elle évoque un chou fleur duquel surgit un pied qui s'accroche de tous ses orteils à sa tongue, un sac qui croit encore échapper à la sauce, un bras, peut-être avec au bout une main qui tire le coude du voisin vers l'écume, et puis un zodiac comme dans un tableau cubiste, dont on voit toutes les perspectives en même temps. Le public expire bruyamment.

- Cinq. On repasse en temps réel, les habits s'étirent quand la vague se retire. Les garçons se tirent du flot, retiennent leurs affaires et leur bateau, et se pressent sur le sable avant de prendre la deuxième douche. Le public poli se retient d'applaudir.

C'était « Les pieds nickelés, 1.1 ».

Pendant que nous essorons nos affaires, nous passons aux présentations avec nos admirateurs. A peine le pied à terre et nous nous sommes faits des copains. Il se trouve que ce sont nos voisins de mouillage. A priori, ils nous trouvent d'autant plus sympathiques qu'on ne fait pas rêver leurs copines. Nous ne le savons pas encore, mais c'est parce que nous nous lançons trempés dans la visite du site que nous vivrons notre plus incroyable journée du séjour.

Tandis que nous nous éloignons toujours hilares, les cinquante centimètres (trente ?) de la barre finissent d'effacer les traces de l'évènement.

Un peu plus loin sur la plage, une visite à l'un des clubs de plongée permet de se faire une idée de la pratique locale : mêmes prix qu'ailleurs, donc encore une fois pas à la portée des locaux, formation en deux jours pour un diplôme que je bouclais avec mes stagiaires les plus à l'aise en 7... au même tarif. Au programme des explos : requins bouldogues et tigres, épaves...



Leur dernière photo...

Il faut savoir que le Cap Vert est l'une des zones les plus riches en épaves car l'échouage de navires a longtemps été l'une des ressources principales des îliens de Sal et de Boa Vista. C'est facile, on promène des lanternes sur des ânes la nuit en retrait du récif, étant donné qu'il n'y a pas de concurrence avec les feux qui n'ont d'officiel que leur absence de clarté; ça mord sans souci et le jour on fait la cueillette. La dernière victime est un cargo échoué dans les années 60. A bord, un stock de pièces mécaniques et quelques milliers du même exemplaire d'un magazine porno américain. Il y a une génération entière d'adolescents Cap Verdiens qui ont dû avoir certaines références libidineuses strictement identiques...

Au village nous esquivons le quartier des hôtels et nous voici dans celui des affaires. Ici le capverdien est sénégalais. Il aborde dans leur langue les touristes juste en les jaugeant. Vend le même authentique artisanat local importé du continent dans des boutiques toutes identiques. Vantent les mérites de leur atelier, de ton pays qui est celui qu'ils préfèrent, car ton peuple est vraiment le plus cool, de leur herbe, la plus grasse, tout est bon pour te traîner dans l'échoppe. Même quand on connaît la musique, c'est curieux de se sentir oppressé par autant de gentillesse et de sollicitude.

Toutes les boutiques s'appellent « CaBo Verde No Stress », alors on retient le nôtre en se disant qu'on sera vite fatigués de traîner les pieds au hasard. Nous finissons par nous poser dans un boui boui avec le vague sentiment de n'avoir toujours pas rencontré le Cap Vert.



La nuit est tombée, on se gèle dans nos frusques qui refusent de sécher. Quitte à sentir le cochon grillé, nous nous collons Olivier et moi au brasero d'une mama qui grille des cuisses de poulet dans la rue. Une conversation en patois s'engage. Quand on a pas les mots restent la posture, le rire. La situation joue aussi en notre faveur, et en quelques minutes nous sommes la risée des croqueurs de poulet du quartier. Ca nous vaudra une invitation pour le lendemain chez madame afin de déguster la traditionnelle feijoada dominicale.

Sur le chemin du retour, -comme l'océan est petit !- nous croisons Pat, un ami rencontré à Las Palmas. Il a largué son équipage sur une très mauvaise note et prolonge son séjour au Cap Vert pendu à son kite-surf. Et hop, une caperinia pour fêter ça et se raconter les potins de ponton.

Au fond du premier verre, nouvelle rencontre : Philippe. Autre connaissance des Canaries, qui a quitté l'archipel à bord d'un petit trimaran. De son côté, les nouvelles fraîches sont glacées : le bateau a cassé au large de Sal. En une minute, il s'est retrouvé à cheval sur sa coque, le mat pendu vers le fond, avec tous ses espoirs tournés vers le bip intermittent de sa balise. Huit heures plus tard, le miraculé est repêché par des philippins à bord d'un cargo dérouté pour l'occasion. On lui file un bleu de travail orange, et il regarde transi s'éloigner à jamais l'épave insubmersible de tout son bien. En deux jours, le garçon a touché terre, une poignée d'euros de la main du consul, une chambre dans une pension, et sur la plage une place de moniteur de kite surexploité. Le jeune homme est encore sous le choc mais raconte davantage le dessin de son prochain bateau que les croquis du naufrage. Respect.



Toutes ces lignes pour que vous compreniez qu'on a eu de nombreuses sollicitations à choquer nos verres. Qu'à force de les vider, il faut bien les remplir, qu'avec les étoiles, les heures aussi se tournent sur les filles qui sont de plus en plus belles. Au terme notre ultime certitude c'est que le chemin le moins long vers notre annexe n'est pas forcément le plus court.

Si on ne s'est même pas mouillés au passage de la barre, ce qui est étrange c'est qu'avec l'effet de l'alcool, le bateau semble avoir reculé sur son ancre d'une quarantaine de mètres. Après analyse rigoureuse des instruments du bord, il ne bouge plus. Hop allons nous accrocher à l'oreiller pour affronter ces foutus roulis.



Il doit être grrrrmmfff heure quand on frappe à la coque. Le second épisode des pieds nickelés a commencé sans nous. Il y a sous bâbord un voisin bien bourré dans son dinghy qui se permet de nous réveiller car le bateau a repris son voyage vers l'ouest sans personne à la barre. A tribord, une (deux ?) silhouettes guettent sur le pont d'une grosse unité car nous menaçons de les percuter. Vu la situation, et l'heure de notre départ en vadrouille hier, ceux-là n'ont certainement pas eu l'occasion de descendre à terre pour l'apéro. Enfin, à l'ouest, justement entre nous et la Floride, il y a la pointe sud de Sal... et ses bancs de sable.

Le problème est réglé en déroulant ce qui nous reste de chaîne sur le fond et en fractionnant ce qui nous reste de sommeil sans fond. Au réveil, la punition sera de tremper la gueule de bois dans le courant frais pour aller démêler en apnée l'orin coincé dans l'ancre... et puis bien sûr la tournée des excuses... Une seule soirée et nous ne sommes devenus les pieds nickelés mouillés des marins de la zone.

Nouveau jour, Bagdad dans la tête et un rendez vous avec Anna, la marchande de poulet à assumer.

Nous sommes plus ou moins convaincus que l'invitation était un peu jetée à l'humeur du vent mais on dirait bien que non. Une traversée de la ville nous mène au-delà des pavés. à l'entrée de la dernière rue. Dehors, un apprentis fatigué mord sur la piste et donne à la maison familiale des allures de bidonville. Dedans, un habitat propre et charmant. Le confort moderne s'organise autour de l'écran de télévision posé sur la platine DVD. Tout le monde regarde un sitcom fantastique moisi. On nous accueille gentiment. Nous sommes en retard mais le repas n'est pas prêt. On nous colle chacun une bière fraîche et pour nous débarrasser du feuilleton on nous glisse un DVD dans la platine. Nous voici une dizaine devant les frasques du futur ex-gouverneur de Californie dans le rôle d'un robot terminatif. L'effet est un peu identique sur la conversation. On s'échappe en jouant avec les plus petits. J'hérite du nouveau né tout frippé. On essaie de démêler la généalogie familiale, la fratrie des voisins, d'évaluer qui dort sous ce toit, qui lui rend visite, et nous voici devant l'excellente feijoada, bière et vin en abondance...

Une fois les dernières bouteilles cadavérisées, la gamelle et la super vilaine du DVD raclées, nous passons dans le vestibule. Un couloir de 3 mètres sur 1,50 où nous prenons une leçon de danse capverdienne sous le regard des gosses hilares. Y a d'la joie dans la chaumière, on verserait presque une larme de bonheur, dis. Plus tard, en évoquant cette après-midi, nous tomberons d'accord sur le fait que ce sont ces moments qui justifient à eux seuls tout le voyage.

Le plus dépaysant est pourtant à venir. La fille de la maison nous convie à la visite du cheptel. Il y avait bien un singe sur le toit à qui nous avons rallongé la laisse en douce, mais les animaux, pas vu. Effectivement, il faut marcher plein nord, à travers un no man's land de lave et de cendres piqué d'ordures. Un gosse pendu à chaque main, un autre sur les épaules, nous visiterons ensuite les sables mouvants.

Vanissa, c'est elle qui mène la danse, nous balance en vrac des tranches de sa vie. Ses choix, sa fierté, sa rage. Elle raconte aussi les cadavres qu'elle retrouve de temps à autre dans ces marais. Avec ça et là des restes de chiens, de chèvres, de cochons qui achèvent de blanchir sous le ciel gris crème, nous sommes bien dans l'ambiance.

Nous faisons cueillette d'os pour bâtir un totem à la proue de Chekspire et découvrons une puis deux, puis de partout des carapaces de tortues géantes qui finissent de pourrir. Il y a aussi des dizaines d'énormes coquillages. Ceux-là même qu'on vend à la plage aux touristes dans une bassine d'eau pour leur redonner de l'éclat. Plus près s'étalent des constructions favéliques. Assemblage impossible de cartons sur une armature de miettes de palettes. Ce sont les étables. Passé la garde des chiens faisant concert de leurs chaînes, nous entrons dans un autre monde. Un labyrinthe aux odeurs aussi épaisses que les toiles d'araignées qui soutiennent le plafond. Dans le rôle de Minotaure, des cochons craintifs, de la volaille décharnée, et des chèvres en pagaille. Nous goûtons du bout des lèvres le lait tiré tout tiède. Dans la remise à foin : du carton. On lâche une plaisanterie au sujet de cette viande sur pattes nourrie au carton... ben c'est pas une blague, c'est la réalité.



De retour à la casa, nous prenons rendez-vous pour la fête du nouvel an et regagnons le bateau avec dans le cœur un bonheur aussi universel que le carton des chèvres. Et tant pis pour la gastro qui va nous coller l'un après l'autre 48h à nos bannettes.

Le lendemain, c'est réveillon. Les gamins arpentent les rues par brochettes de trois ou douze et échangent une pièce ou une friandise sur le perron des maisons contre une chanson de bénédiction. En vue de la fête, nous avons sorti le grand jeu : guitare, contre bassine, balais et petites percus. J'ai de la magie plein les poches, nous avons même composé une petite routine avec Olive.

Une première halte nous devenons le big band d'un minot timide qui pousse sa chanson à la barbe d'une mamie toute émue. Puis vient la maison de notre hôtesse. Chez elle c'est complet, mais personne ne sort pour écouter notre « Mauvaise réputation » version swing. On ne doit pas être à la hauteur du DVD du moment. Anna nous propose malgré tout le couvert. Nous déclinons, déposons nos affaires et allons traîner le temps que la fête veuille bien commencer. C'est vrai qu'il n'est que 23h, c'est tôt pour finir la dernière journée.



Vas-y les bonnes résolutions

Un an plus tard, le bilan est mitigé. On a bien dansé, on a avalé du mouillé et du sec en abondance; mais les instrus sont restés prostrés. Nous avons découpé les quartiers de nuit en allers-retours entre le quartier des bars à touristes et la fête privée des jeunes de notre famille d'accueil. Ici ou ailleurs j'avoue que je n'ai toujours pas trouvé le petit plus qui fait de cette date une fête différente. On n'a même pas pensé à s'embrasser.

Avant que le soleil n'éclaire notre nième verre, Olive et moi rejoignons l'amie gastro à bord du bateau. Sam et Dany traînent davantage et finissent à la plage pour fermer les yeux sur leur premier matin 08.

Premier janvier 2008. Chekspire roule toujours, son équipage ronfle encore. C'est beau un chiotte pas même bouché.

Rideau.

Epuisés par la houle et la fièvre, nous quittons Sal le 2 en début d'aprem sans un adieu.

Allez, veilleurs meufs !

